

# PROJET ARTISTIQUE ET CULTUREL PROPOSÉ À UN ÉTABLISSEMENT SCOLAIRE

La compagnie Création Éphémère

Présente

**Il était une fois**

Mise en scène de Marie des Neiges Flahaut

*Des tableaux vivants, drôles et poétiques autour de l'abandon...  
... à travers des contes de fées*



## L'EQUIPE ARTISTIQUE

Mise en scène : **Marie des Neiges Flahaut**

Avec les comédiens du Centre d'Art Dramatique pour comédiens différents :

**Florence Hugot, Jean-Pierre Escalle, Christine Soret, Serge Roussel,  
Théo Kermel, Vincent Perez**

Composition et interprétation musicale : **Vincent Dubus**

Assistant à la mise en scène : **Kevin Perez**

Décors : **François Tomsu**

Lumières : **Mickaël Vigier**

## ÉDITO

page 1

---

## AVANT DE VOIR LE SPECTACLE, PRÉSENTATION ET MISE EN APPÉTIT,

page 2

- Découvrir l'univers des contes : Le petit Poucet et Cendrillon
- Des contes à la pièce de Marie des Neiges Flahaut

---

## APRÈS REPRÉSENTATION, PISTES DE TRAVAIL

page 8

- Thèmes en jeu
- Parti pris de Marie des Neiges Flahaut

---

## ANNEXES

page 12

- Contes de Perrault
- Dossier de diffusion



## ÉDITO

Pas d'histoire, pas de texte  
Pas de début, pas de fin  
Une famille dans la misère  
Plus de quoi nourrir les enfants  
Décision de les abandonner  
Puis culpabilité d'avoir accompli ce geste...  
Des enfants perdus au milieu de nulle part  
Des enfants livrés à eux-mêmes  
Des personnages inquiétants qui surgissent de nulle part  
Dans un mutisme absolu  
Seuls les corps, les regards ont la parole  
Seule la musique les accompagne  
Dans un espace nu et épuré.

Marie des Neiges Flahaut

# AVANT DE VOIR LE SPECTACLE, PRÉSENTATION ET MISE EN APPÉTIT

## Découvrir l'univers du conte

*Un titre évocateur "Il était une fois..."*

1 - Demander aux élèves de noter sur une feuille cinq éléments qu'ils retrouvent régulièrement dans un conte.

Puis, demander à chacun de lire sa liste et les noter au fur et à mesure au tableau, afin de pouvoir identifier les choses qui apparaissent le plus souvent. Conserver cette liste pour voir, après la représentation, lesquels de ces ingrédients traditionnels du conte sont effectivement dans le spectacle.

Le conte est un récit fictif, souvent bref, issu de la tradition orale et qui entraîne le lecteur dans un univers de fantaisie ou de merveilleux.

D'origine populaire, il s'est transformé pour aborder divers genres : le conte de fées (Perrault), le conte philosophique (Voltaire), le conte fantastique (Nodier). Considéré comme un genre mineur, il acquit ses lettres de noblesse à l'époque romantique.

La structure du conte :

- le **prologue** est rapide, exposant les éléments nécessaires à la compréhension de l'histoire ;
- le **sujet** , très variable, revient à mettre en scène les mésaventures d'un héros, subissant **une série d'épreuves** qui le mènent à l'issue du conte ;
- des **obstacles** qui s'opposent au projet du héros sont à l'origine de **péripéties** qui mettent ce dernier en valeur ;

Dans les contes traditionnels, le récit est annoncé par une formule inaugurale : "**Il était une fois... Un jour...**"; il s'ouvre à la fin sur un futur heureux, mais codé. L'histoire est achevée, mais le récit reste **intemporel**.

Les fonctions des personnages du conte :

- le **héros**, moteur de l'action et qui part à la recherche du bien désiré concret ou métaphorique;
- le **faux héros**, sorte de double maléfisant du premier ;
- l'**opposant**, qui aide le héros à accomplir son parcours ;
- le **donateur**, celui qui a le pouvoir d'attribuer le bien désiré.

Un personnage peut endosser plusieurs fonction.



## Le petit poucet et Cendrillon

Tout le monde connaît les histoires de ce petit garçon et ses frères qui retrouvent leur chemin grâce aux cailloux laissés par terre ou de cette jeune fille traitée comme une servante par sa belle-famille et qui sera délivrée de cette vie misérable par le prince et la pantoufle de verre.

Ces deux contes sont remplis d'éléments porteurs de sens symboliques : il y a des symboles ponctuels (ex : la pantoufle, les cailloux, etc.), mais également des sens profonds qui n'apparaissent pas à la simple lecture : la peur du noir, de l'abandon, l'angoisse et le refus de la mort, la sexualité.

2 - Mettre en commun et questionner la représentation que les élèves ont des personnages du petit Poucet et Cendrillon. Comment les élèves l'ont-ils découvert ?

→ Rappel :

- le dessin animé de W. Disney, *Cendrillon* (1950)
  - le film de W. Disney, *Cendrillon* (2015)
  - la pièce de théâtre de Joël Pommerat, *Cendrillon* (2011)
  - le ballet chorégraphié par Maguy Marin sur la musique de Prokofiev, *Cendrillon* (1985, repris en 2013)
  - la bande dessinée de Richard Di Martino, *Le petit Poucet* (2011)
- Il y a bien plus de représentations récentes de *Cendrillon* que du *petit Poucet*.

3 - Après avoir questionné les élèves sur ce qu'ils savent de ces personnages populaires qui font partie de notre culture, retracer avec eux les grandes lignes de leur histoire. Écrire au tableau la reconstitution collective du petit Poucet, puis de Cendrillon. Noter sur un côté la liste des personnages au fur et à mesure qu'ils apparaissent (les parents, la fratrie, le prince, l'ogre, etc.).



## Lecture des contes - Version Charles Perrault

*Cf annexe*

4 - Après la lecture des deux contes, demander aux élèves si ces contes correspondent à l'image qu'ils ont des contes ? Reprenez la liste 1. Puis complétez la liste (3) des personnages. Y-a-t-il des figures en commun dans les deux contes ?

5 - Questionner les élèves sur les thématiques abordées dans ces deux contes ? Listez les thèmes.

Reprenez la liste des personnages : que remarque-t-on ? Les élèves noteront l'importance de la famille dans ces deux contes.

6 - S'interroger sur les relations particulières qu'entretiennent Cendrillon et le petit Poucet avec leur parents et avec leur fratrie.

Le petit Poucet : risé de sa famille, car considéré comme le plus faible, lui et ses frères abandonnés par leurs parents.

Cendrillon : sa mère décédée, elle se retrouve sous la tutelle d'une marâtre et de belles-soeurs cruelles et devient la risée de la famille, le père est absent, une famille recomposée.

Que remarque-t-on ? Les deux personnages se sentent rejetés et abandonnés à un moment donné par leur famille.

Dans *Le petit Poucet*, le plus jeune garçon est raillé par ses frères par sa petite taille et sa faiblesse physique. Les parents qui n'ont plus de quoi nourrir leurs sept enfants en ce temps de famine se voient contraints de les abandonner à plusieurs reprises pour ne pas les voir mourir de faim, ce qui fait de cette problématique un élément central du récit.

Dans *Cendrillon*, ce n'est pas tant la mort de sa mère que le remariage de son père qui créent ce sentiment d'abandon et d'exclusion de la jeune fille par ses parents. Ce conte fait également ressortir la problématique de la famille reconstituée et l'exclusion au sein de cette famille, le rejet des autres à cause de la différence : elle est née d'une autre mère.

6 bis - Terminer cette trajectoire par le portrait des jeunes héros. Rédiger individuellement en quelques lignes ce qui caractérise ces sentiments d'abandon et de rejet : à quel moment se manifestent-ils ? De quelle manière ? À quel moment les personnages s'émancipent de ces sentiments ? Comment comprenez-vous cette transformation ? Cette histoire se termine-t-elle bien ?

Conclure cet exercice par une phrase qui explique ce qui nous relie à ces personnages, ce qui nous touche chez eux. Pour les plus jeunes, l'exercice d'écriture pourra commencer par : « J'aime le personnage {du petit Poucet / de Cendrillon} parce que... » L'important est de montrer, de manière sincère, ce qui nous attache personnellement à ce personnage (son caractère, ce qui lui arrive, sa relation avec sa famille, avec les autres, etc.).

7 - Rassembler tous les textes sans mettre de nom et terminer cette séance par leur lecture en cercle. Le lecteur préparera la lecture du texte qu'il aura tiré au sort avant de commencer. Le partage permettra de construire une relation entre les élèves et le personnage. Celle-ci sera réactivée et réinterrogée au moment de la représentation.

# Des contes à la pièce de Marie des Neiges Flahaut

Le conte est, comme on l'aura remarqué, plein de rebondissements, il accumule les personnages, les situations et les lieux. Bien qu'il soit de tradition orale, le choix de Marie des Neiges Flahaut a été de le raconter à travers le langage du corps.

## Un travail avec des comédiens différents

“Comédienne à la Cie Création Ephémère depuis 1993 j'ai eu la chance de partager des moments de créations, de répétitions, d'adrénaline, de doutes, de rires, de vie tout simplement, avec des comédiens différents.

Différents dans leur corps...

Différents dans leur énergie...

Différents dans leur présence sur une scène de théâtre...

Pas toujours facile de trouver sa place en tant que comédienne ordinaire, sur un plateau de théâtre, avec comme partenaire de jeu, un comédien porteur de handicap...

Le fait d'être là, tout de suite, sans détours, sans chercher ni le pourquoi ni le comment être dans un état.

Etre là tout simplement avec une vérité nette et coupante.

J'ai eu pour la première fois envie de passer de l'autre côté de la scène.

Fascinée par ces corps dans l'espace

Fascinée par leur présence extraordinaire

Je décide de les mettre en scène.”

**Marie des Neiges Flahaut**

8 - Questionner les élèves sur les transformations qu'implique le passage de la lecture du conte à l'adaptation théâtrale.

Certains pourront sans doute expliquer la différence entre un récit et une représentation théâtrale: les actions sont jouées sur scène par les personnages pris en charge par les acteurs et le discours direct correspond aux échanges de répliques.

# Un travail sur le plateau sans paroles...

“Langage universel qui nous permettra de continuer à tourner dans les pays du Nord qui nous invitent régulièrement.

Mettre au service de la création la richesse des corps des comédiens dans l'espace. Langage du corps, gestes atypiques, manière étrange de se mouvoir sur la scène.

La présence extraordinaire de ces comédiens apporte ce côté étrange, émouvant et à la fois drôle, intemporel, ingrédients intéressants pour alimenter le processus de création.

Comme dans le film *La cité des enfants perdus* de Jean Pierre Jeunet nous restons suspendus entre le rêve et la réalité, entre le monde des adultes et celui de l'enfance, entre le laid et le beau, dans une aura intangible.

Tim Burton a dit : « les films frappent à la porte de nos rêves... »

C'est sûrement grâce à cette simple phrase qu'on peut comprendre tout l'univers de Tim Burton. Ces personnages sont tous aussi étrange et atypique, comme s'ils étaient tout droit sortis d'un rêve (ou d'un cauchemar...).

Les comédiens du Centre Dramatique pour comédiens différents sont dans leur corps cette part de rêve ; ils portent en eux cette force créatrice qui nous transporte dans un univers poétique et empreint d'une forte humanité.

J'ai fait le choix de ne pas travailler sur un texte car le corps de ces comédiens parle...”

**Marie des Neiges Flahaut**

9 - Demander aux élèves comment ils comprennent « théâtre de gestes ».

L'expression est assez transparente, il s'agit d'un spectacle où la part belle est donnée aux gestes, aux mimiques, à l'expression corporelle, permettant ainsi de se passer de mots. On appelle ça aussi l'art de la pantomime. La pantomime est un art de la présence, qui implique d'utiliser son corps comme un instrument, et qui vise à émouvoir le spectateur, éventuellement à le faire rire.

# APRÈS REPRÉSENTATION, PISTES DE TRAVAIL

## 10 - Demander aux élèves de donner des mots en rapport avec le spectacle.

L'idée est de donner un maximum de mots : accessoires, éléments de scénographie, sentiments, thèmes récurrents, etc. Que le spectacle ait été compris et/ou apprécié importe peu – un élève peut proposer « joie », et un autre « ennui » –, tous les élèves peuvent participer et proposer des mots.

Au fur et à mesure, inscrire les mots au tableau, ou les vidéo-projeter en utilisant un tableur ; le recours à un logiciel tableur est pratique lorsqu'il s'agit de classer les mots par la suite.

Inciter les élèves à être le plus précis possible. Leur demander, au besoin, de choisir entre le singulier et le pluriel pour certains mots, en justifiant leur préférence. On peut noter plusieurs mots de la même famille ou des synonymes si cela s'avère nécessaire, notamment en cas de nuance intéressante entre deux termes proches, en évitant toutefois que cet exercice devienne un concours de synonymes.

Après cette recherche collective, qui peut durer une bonne heure, jusqu'à épuisement des propositions, entamer un classement des mots en quatre catégories : – choses vues ou entendues (éléments objectifs) ; – sentiments, impressions (éléments subjectifs) ; – thèmes, propos du spectacle ; – effets (exemple, la pénombre, l'univers sonore). Chaque mot doit être mis dans une de ces catégories. En cas de polysémie, comme le mot « théâtre » qui désigne à la fois un lieu, un art et un savoir-faire, demander aux élèves de choisir une seule catégorie, celle qui leur semble être la plus pertinente.

## 11 - De cet exercice découle un tableau en 4 colonnes.

Cette méthode d'analyse vise notamment à aider les élèves à se remémorer le spectacle, tout en constituant une première étape de la construction du sens. En effet, bien qu'il s'agisse d'un exercice collectif, ce travail autour des mots du spectacle déclenche une réflexion plus personnelle, stimulée par l'exercice de classement, et peut donc amener à la rédaction de critiques du spectacle. En effet, il est possible d'imprimer le tableau et de le distribuer aux élèves lors d'une séance de rédaction. Libre à eux de piocher alors dans les différentes colonnes les éléments dont ils souhaitent parler dans leur critique. Cela permet notamment d'éviter la copie blanche de l'élève qui dit ne se souvenir de rien.



## Parti pris de Marie des Neiges Flahaut

### Les personnages et les comédiens

I 2 - Se rappeler de la pièce : quel comédien jouait quel personnage ? Distinguer les personnages (cf exercice 3 et 4)

Commenter l'interprétation des comédiens : comment s'y prennent-ils pour faire vivre la scène et les personnages?

I 3 - Des comédiens différents : quel lien peut-on faire entre les thématiques portées par ces contes et le choix des comédiens porteurs de handicap ?

Les thématiques de l'abandon, du rejet de la différence, etc. peuvent être mises en lien avec la discrimination face au handicap.

### Les lieux du conte et l'ambiance sonore

I 4 - Rappeler le foisonnement des lieux du conte et le passage de l'un à l'autre dans le récit (cf textes de Perrault).

Matériellement, au théâtre, chaque changement de lieu dans la fiction demande une solution scénique.

Qu'est-ce qui caractérise les changements dans le spectacle ? Comment les comédiens occupent-ils l'espace scénique ? Comment l'univers sonore participe-t-il à la construction du récit ?

Par groupe de trois ou quatre, noter sur un panneau (tableau ou paperboard) les moyens scéniques pour passer d'une scène à l'autre : comment les scènes évoquées précédemment surgissent-elles? (noir, tournette de couleurs, rideaux, etc.). Pour chacune des scènes, préciser l'impression produite sur le spectateur (émerveillement, peur, curiosité, etc.).

La Cie Création Éphémère joue sur l'univers sonore et sur la lumière, les silhouettes ou les lieux surgissent d'un fondu au noir, avec le jeu des lumières, avec la musique, avec le son. Certaines images du spectacle semblent ainsi tout droit sorties d'une féerie.



## Thèmes en jeu

Tout le monde connaît les histoires du *petit Poucet* et de *Cendrillon* : mais qu'ont retenu les élèves de ce spectacle? Peut-on parler d'un « enseignement » du conte ? Qu'a-t-on compris à travers la trajectoire initiatique des jeunes héros ?

15 - Retrouver le tableau (1) des éléments du conte, avez-vous repéré les différents éléments du conte dans la mise en scène ?

16 - Reprendre la liste (5) des thématiques fortes du *petit Poucet* et de *Cendrillon*.

“Un article sur la presse me bouleverse :

« Des mères mexicaines vont abandonner leur enfant de 5 ans à la frontière pour que les États-Unis puissent prendre en charge leur enfant mineur... »

L'histoire du petit poucet abandonné par ses parents dans la forêt devient une histoire authentique qui prend tout son sens aujourd'hui présent sur une scène de théâtre...

L'histoire de tous ces enfants abandonnés à la naissance, parce que les parents sont dans l'impossibilité de s'en occuper...ou parce qu'ils ne sont pas comme les autres enfants...

Un travail autour de l'abandon dans les différents contes de fées devient la base de mon travail.

Exploiter ce sentiment d'abandon à travers *le petit Poucet*. A peine esquissé dans le conte oral, il occupe chez Perrault près de la moitié du récit. L'ajout de l'épisode des petits cailloux blancs, qui permettent aux enfants de regagner leur foyer et celui du second abandon, fait de cette problématique un élément central du récit et fournit à l'auteur une occasion de se

positionner sur la valeur morale de cet acte, qu'il condamne d'une part tout en l'excusant de l'autre, comme en témoignent ses tentatives de diminuer la responsabilité des parents et de dédramatiser leur geste. Vivant en effet dans la pauvreté depuis longtemps, avec leurs 7 enfants (l'augmentation intentionnelle du nombre d'enfants alourdit la charge des parents), ce n'est que lorsque survient une famine qu'ils décident de se défaire d'eux. «Le cœur serré de douleur», les époux se consultent et en définitive, c'est l'idée intolérable de les voir mourir de faim sous leurs yeux qui les décident à passer à l'acte.

Reflet immédiat de ces mères mexicaines qui vivent dans une misère extrême sont capables de se séparer de leur progéniture pour leur permettre un avenir meilleur...

Se sentir abandonné face à la mort de ses parents,  
Se sentir abandonné parce que l'un de ses parents épouse une autre femme ou un autre homme. Faire ressortir du conte de Cendrillon la problématique de la famille reconstituée. Être exclu d'une famille parce ce qu'on est né d'une autre mère, ou être exclu de notre société parce qu'on est tout simplement différent ?

**Marie des Neiges Flahaut**

Mettre l'accent sur le thème de l'abandon et également sur le rythme trépidant avec lequel filent les récits (cf exercice 6).

**Terminer la séance sur une forme qui s'apparentera au café-philo où chacun peut s'exprimer librement sur le thème proposé : l'abandon et la discrimination.**



## Les Contes de Charles Perrault Cendrillon ou la petite pantoufle de verre

Il était une fois un gentilhomme qui épousa, en secondes noces, une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue.

Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses.

Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plus tôt faites que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées \*, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses soeurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête.

La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait s'en plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Cucendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses soeurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays.

Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses soeurs et qui godronnait \*\* leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait.

« Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre.

- Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes.»

On envoya quérir la bonne coiffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer; ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient :

«Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal ?

- Hélas, mesdemoiselles, vous vous moquez, de moi : ce n'est pas là ce qu'il me faut.

- Tu as raison, on rirait bien, si on voyait un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était bonne, et elle les coiffa

parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie.

On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant le miroir.

Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait.

« Je voudrais bien ... je voudrais bien... Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever.

Sa marraine, qui était fée, lui dit :

- Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas ?

- Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant.

- Eh bien ! seras-tu bonne fille ? dit sa marraine, je t'y ferai aller.

Elle la mena dans sa chambre, et lui dit :

- Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. »

Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au bal. Sa marraine la creusa et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelée. Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher :

« Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher.

- Tu as raison, dit sa marraine, va voir. »

Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit :

« Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir: apporte-les moi. »

Elle ne les eut pas plutôt apportés, que sa marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon :

« Eh bien! voilà, de quoi aller au bal : n'es-tu pas bien aise ?

- Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits ? »

Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries ; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses beaux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne

se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus :

« Ah! qu'elle est belle! »

Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne.

Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point.

Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put.

Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée.

Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir.

« Que vous êtes longtemps à revenir ! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller.

Elle n'avait cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étaient quittées.

« Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités elle nous a donné des oranges et des citrons. »

Cendrillon ne se sentait pas de joie: elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit et leur dit :

« Elle était donc bien belle ? Mon Dieu ! que vous êtes heureuses ! ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours.

- Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! Prêter son habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudrait que je fusse bien folle. »

Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée, si sa soeur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait point qu'il fût encore onze heures: elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche.

Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que

le prince ramassa bien soigneusement.

Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits ; rien ne lui étant resté de sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissé tomber.

On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux soeurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie, lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder pendant tout le reste du bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles dirent vrai ; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle.

On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement.

On l'apporta chez les deux soeurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant :

«Que je voie si elle ne me serait pas bonne.»

Ses soeurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles.

Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'il y entra sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux soeurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux soeurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir.

Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais; et, peu de jours après, il l'épousa.

Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux soeurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

# Les Contes de Charles Perrault

## Le petit poucet

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept.

On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en avait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit.

Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur :

« Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

- Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants ? »

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire.

Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre.

Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force.

Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc :

« Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis: suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt.

Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien.

Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit :

« Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là.

Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions.

Que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants ! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin ; car elle reedit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait.

Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était tout en pleurs :

« Hélas! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants! »

Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble:

« Nous voilà! nous voilà! »

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

« Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim ; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille.»

Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent.

Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore ; et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait ; mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser de petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour.

Il ne savait que faire, lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en rejetant par miettes le long des chemins où ils passeraient: il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là.

Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette; les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés ; car, plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent et s'enfoncèrent dans la forêt.

La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que les hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas, et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien: cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit :

« Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ?

- Hélas ! madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous retirer chez vous, et cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier.»

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un mouton tout entier à la broche, pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

« Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller\*, que vous sentez.

- Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. »

En disant ces mots, il se leva de table, et alla droit au lit.

« Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau ; et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :

« Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de temps demain ?

- Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

- Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon !

- Tu as raison, dit l'Ogre : donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur: ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari.

Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères, et sur la sienne afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger.

La chose réussit comme il l'avait pensé ; car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau:

« Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or :

« Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir. »

Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons :

« Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. »

En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme :

« Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. »

L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir, elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir, car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.

L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle.

« Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme ; et, l'ayant fait revenir :

« Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper. »

Il se mit en campagne, et après avoir couru bien loin de tous les côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau.

Le petit Poucet qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge.

Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de se rapetisser selon la jambe de celui qui les chaussait; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées.

« Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez

pas que je sois un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants.

Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie. Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron.

Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi et lui dit que, s'il le souhaitait il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout.

Le petit Poucet rapporta des nouvelles, dès le soir même; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait; car le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée ; et une infinité de demoiselles lui donnaient tout ce qu'il voulait, pour avoir des nouvelles de leurs fiancés et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose qu'il ne daignait mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de biens, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères ; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

## MORALITE

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,  
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,  
Et d'un extérieur qui brille;  
Mais si l'un d'eux est faible, ou ne dit mot,  
On le méprise, on le raille, on le pille :  
Quelquefois, cependant, c'est ce petit marmot  
Qui fera le bonheur de toute la famille.



## CONTACTS

### Création Éphémère

Compagnie Création Éphémère / La Fabrick

9 rue de la Saunerie 12100 Millau

Tél : + 33 (0)5 65 61 08 96

*[cie.ephemere@wanadoo.fr](mailto:cie.ephemere@wanadoo.fr)*

